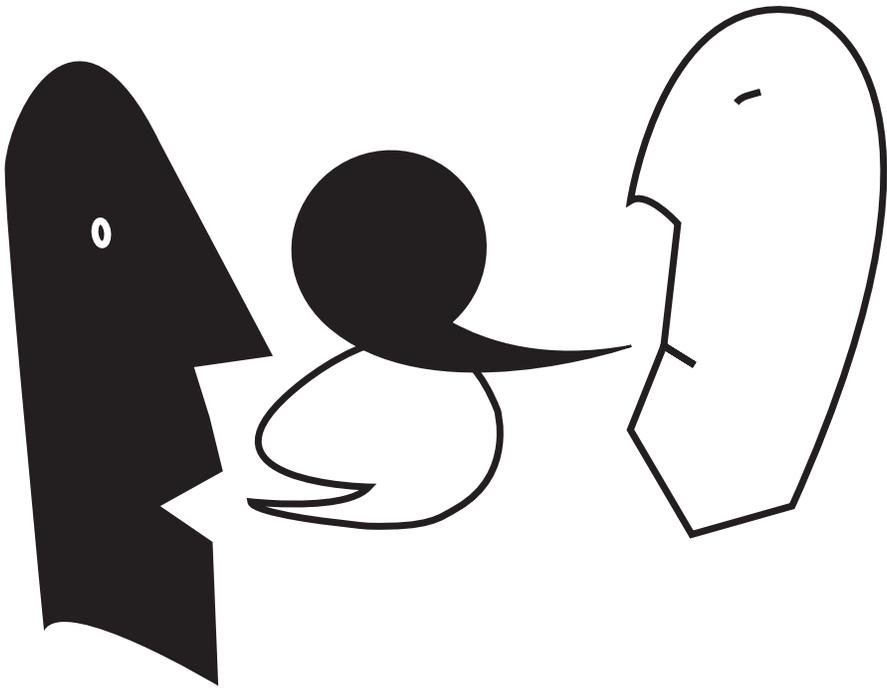


Convegni

Studi umanistici – Philosophica

Épicurisme et Scepticisme

Stéphane Marchand & Francesco Verde
(éds.)



SAPIENZA
UNIVERSITÀ EDITRICE

Épicurisme et Scepticisme

Stéphane Marchand & Francesco Verde
(éds.)



SAPIENZA
UNIVERSITÀ EDITRICE

2013

*Publication financée par l'Institut Universitaire de France,
l'UMR 5037 (ENS de Lyon)
et le Département de Philosophie de la « Sapienza »
Università di Roma*

Copyright © 2013

Sapienza Università Editrice

Piazzale Aldo Moro 5 – 00185 Roma

www.editricesapienza.it

editrice.sapienza@uniroma1.it

ISBN 978-88-98533-10-7

Iscrizione Registro Operatori Comunicazione n. 11420

La traduzione, l'adattamento totale o parziale, la riproduzione con qualsiasi mezzo (compresi microfilm, film, fotocopie), nonché la memorizzazione elettronica, sono riservati per tutti i Paesi. L'editore è a disposizione degli aventi diritto con i quali non è stato possibile comunicare, per eventuali involontarie omissioni o inesattezze nella citazione delle fonti e/o delle foto.

All Rights Reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopy, recording or any other information storage and retrieval system, without prior permission in writing from the publisher. All eligible parties, if not previously approached, can ask directly the publisher in case of unintentional omissions or incorrect quotes of sources and/of photos.

In copertina: © Annie Desbrùères-ENS MEDIA / Octobre 2012.

Table des matières

Préface	i
<i>Pierre-Marie Morel & Emidio Spinelli</i>	
Introduction	vii
<i>Stéphane Marchand & Francesco Verde</i>	
PREMIÈRE PARTIE : PROXIMITÉS DU SCEPTICISME ET DE L'ÉPICURISME	
Tranquility: Democritus and Pyrrho	3
<i>Svavar Hrafn Svavarsson</i>	
Chain of Proof in Lucretius, Sextus, and Plato: Rhetorical Tradition and Philosophy	25
<i>Michael Erler</i>	
Scepticisme et thérapeutique : le cas de conscience du dogmatisme épicurien	45
<i>Julie Giovacchini</i>	
Le statut de la philosophie épicurienne dans le néo- pyrrhonisme	63
<i>Stéphane Marchand</i>	
DEUXIÈME PARTIE : ÉPICURISME, CYRÉNAÏSME, SCEPTICISME	
Epicureans and Cyrenaics on Pleasure as a <i>Pathos</i>	85
<i>James Warren</i>	
La critique du critère de vérité épicurien chez Sextus Empiricus : un scepticisme sur le monde extérieur ?	105
<i>Diego Machuca</i>	

TROISIÈME PARTIE : SEXTUS EMPIRICUS, SOURCE DE L'ÉPICURISME

Epicurean Attitude toward Geometry: The Sceptical Account <i>Francesco Verde</i>	131
Sextus Empiricus et le τέλος épicurien : le plaisir est-il par nature digne d'être choisi ? <i>Emidio Spinelli</i>	151
Contributors and Abstracts	171
Index des textes anciens	177
Index des noms anciens et modernes	185

La critique du critère de vérité épicurien chez Sextus Empiricus : un scepticisme sur le monde extérieur ?

Diego Machuca

1. Introduction

Quand on parle aujourd'hui de scepticisme aussi bien à l'époque moderne qu'à l'époque contemporaine, on se réfère généralement au scepticisme sur le monde extérieur. Ce type de scepticisme est fondé sur ce que l'on appelle des « hypothèses sceptiques » ou des « scénarios sceptiques » : il se peut qu'en ce moment je sois en train de rêver, il peut y avoir un malin génie qui me trompe, il est possible que je ne sois qu'un cerveau dans une cuve, il est possible que je sois dans la Matrice. Voici une version courante de l'argument sceptique : si l'on savait, d'une proposition quelconque sur le monde extérieur (*e.g.* « Je suis assis devant mon ordinateur »), qu'elle est vraie, alors on saurait aussi que l'on ne se trouve pas dans l'un de ces scénarios ou que ces hypothèses ne sont pas vraies ; mais on ne sait pas que l'on ne se trouve pas dans un tel scénario ou que de telles hypothèses ne sont pas vraies, donc on ne sait pas si la proposition en question est vraie. La structure de l'argument est la suivante (*S* désigne un sujet, *p* une proposition ordinaire sur le monde extérieur et *h* une hypothèse sceptique) :

1. Si *S* sait que *p*, alors *S* sait que $\neg h$.
2. Mais *S* ne sait pas que $\neg h$.
Donc,
3. *S* ne sait pas que *p*.

La prémisse 1 s'appuie sur ce que l'on appelle « principe de clôture épistémique » : si *S* sait que *p*, et si *S* sait que *p* implique *q*, alors *S*

sait que q . Si je sais, par exemple, que je suis assis devant mon ordinateur, et si je sais qu'être assis devant un ordinateur implique de ne pas être un cerveau dans une cuve, alors je sais que je ne suis pas un cerveau dans une cuve. Pour sa part, la prémisse 2 s'appuie sur le fait que les données sensorielles dont S dispose sont compatibles avec la proposition p aussi bien qu'avec l'hypothèse h : les données sur la base desquelles S croit que p n'excluent pas certaines possibilités alternatives à p , à savoir les hypothèses sceptiques¹. Par conséquent, on ne peut en réalité savoir si les entités ou les objets extérieurs que l'on pense exister existent effectivement ou s'il existe un monde extérieur en général².

L'une des différences la plus souvent établie entre le scepticisme antique et le scepticisme moderne et contemporain, c'est que le premier ne conteste pas l'existence du monde extérieur, mais seulement la possibilité de connaître les propriétés ou les qualités des objets qui existent dans le monde. On considère que le doute sur l'existence des objets extérieurs n'est possible que si l'on adopte la conception de l'esprit et de sa relation au monde qui a prédominé dans la pensée philosophique depuis Descartes. Cette opinion est celle de la plupart des spécialistes du scepticisme antique³. Mais elle a été remise en question, notamment par Gail Fine, au moyen d'arguments que je trouve convaincants⁴. A l'instar des critiques qui discutent de la por-

-
- 1 Pour une vue d'ensemble des arguments sceptiques concernant l'existence du monde extérieur et des réponses anti-sceptiques, voir Greco 2007; Id. 2008.
 - 2 Je fais cette distinction parce l'hypothèse du rêve est plus radicale que les autres que j'ai mentionnées : si l'hypothèse du rêve était vraie, il n'y aurait pas de monde extérieur, tandis que si les autres hypothèses étaient vraies, il y aurait au moins ou bien un malin génie ou bien des cerveaux, des cuves et des scientifiques ou bien des personnes connectées à des machines contrôlées par d'autres machines.
 - 3 Voir Burnyeat 1982, Everson 1991, Striker 1996c et Hankinson 1998. L'interprétation de Burnyeat a été acceptée par Williams 1986 et McDowell 1998. Il faut noter que Burnyeat 1982, p. 29 et Everson 1991, p. 140 et 147 remarquent que, si l'on demandait au pyrrhonien s'il croit vraiment qu'il existe des objets extérieurs, il n'admettrait pas une telle croyance mais suspendrait son jugement.
 - 4 Voir Fine 1996, p. 276-283 et spécialement Fine 2003a. Voir aussi Naess 1969, p. 17-18 ; Mates 1984, p. 23 ; 1992, p. 212-213, p. 225 ; 1996, p. 17-21, p. 232-233, p. 238 et Johnsen 2001, p. 557.

tée du scepticisme dans le cadre du pyrrhonisme de Sextus Empiricus, je m'occuperai uniquement du scepticisme sextien⁵.

Or, il est clair que le type d'argument décrit précédemment ne se trouve pas chez Sextus. De même, en tant que sceptique il ne nierait pas la possibilité de savoir si les objets ou les entités extérieurs que l'on croit exister existent effectivement ou s'il existe des objets extérieurs en général, puisque ce serait une assertion dogmatique. Mais je suis d'accord avec Fine sur le fait que dans le corpus sextien plusieurs éléments permettent d'affirmer que Sextus suspend son jugement sur l'existence du monde extérieur. L'objet principal de cette étude n'est pas de réfuter les arguments de ceux qui rejettent cette affirmation, ni d'analyser à nouveau les arguments de Fine et les passages sur lesquels elle s'appuie. L'objet principal est plutôt de déterminer si l'interprétation de Fine peut être renforcée par une analyse de l'exposition sextienne du critère de vérité épicurien et des objections que Sextus adresse à ceux qui prennent l'apparence (*φαντασία*) comme critère épistémique. En effet, les passages sur le critère de vérité concluent explicitement à l'existence des objets extérieurs à partir de ce qui apparaît au sujet et les objections sextiennes contiennent des remarques dont on peut inférer la suspension du jugement sur l'existence du monde extérieur⁶.

Je m'occuperai tout d'abord des passages d'*Adversus Mathematicos* (*M*) VII qui présentent la *φαντασία* ou l'*ἐνάργεια* (évidence) comme le critère de vérité épicurien, puis des passages où Sextus attaque la position épicurienne. Je conclurai en examinant brièvement l'acceptation pyrrhonienne des apparences, certains passages sextiens consacrés au cyrénaïsme et deux textes du début des *Esquisses pyrrhoniennes* (*PH*) qui pourraient sembler miner mon interprétation.

Avant de commencer, je voudrais faire trois remarques. La première est que mon seul but est de mieux comprendre la perspective pyrrhonienne. C'est pourquoi je ne tiendrai compte que du témoignage sextien sur le critère de vérité épicurien. Ce qui m'intéresse c'est comment Sextus interprète le critère de vérité épicurien parce

⁵ Désormais, j'utiliserai « scepticisme » et « sceptique » comme synonymes de « pyrrhonisme » et « pyrrhonien ».

⁶ Il me semble que la même conclusion s'ensuit de la critique sextienne de la *καταληπτική φαντασία* proposée comme critère de vérité par les stoïciens.

que cela permet de déterminer s'il remet en question l'existence du monde extérieur.

Ma deuxième remarque est terminologique. Par « monde extérieur » je comprends tout ce qui existe indépendamment des pensées, des apparences ou des états mentaux du sujet et dont l'existence est supposément connue notamment au moyen des sens dans la mesure où, dans des conditions normales, les perceptions ou sensations sont considérées comme les effets produits par des objets qui affectent les sens. Et j'entendrai le scepticisme sur le monde extérieur d'une façon globale ou radicale, c'est-à-dire un scepticisme qui remet en doute, non pas l'existence d'un objet particulier ou d'un type d'objet particulier, mais l'existence du monde extérieur en général⁷.

Ma dernière remarque concerne une objection qui a été soulevée contre mon approche, à savoir : l'hypothèse que je défendrai s'appuie, non pas sur ce que Sextus dit explicitement sur le sujet en question, mais sur ce que j'identifie comme les implications de sa critique de la φαντασία comme critère de vérité. Tout d'abord, quand bien même cette objection se justifierait, on ne devrait pas oublier que la plupart du temps l'exégèse des textes philosophiques consiste précisément à explorer les implications des arguments qui y sont exposés. En second lieu, même si Sextus n'est pas tout à fait explicite, je ne pense pas qu'il n'ait pas perçu que l'ἐποχή sur l'existence du monde extérieur soit une implication de sa critique de la φαντασία comme critère épistémique. La raison en est qu'au moins dans quelques-uns des passages qui seront analysés Sextus a l'intention de saper l'inférence de l'existence des objets extérieurs à partir des apparences du sujet. De toute façon, même si je me trompe et que Sextus n'a pas perçu que sa critique du critère de vérité épicurien nous conduit aussi à la suspension du jugement sur l'existence des objets extérieurs, j'aurai au moins montré que les arguments employés dans sa critique ont une telle implication. Ceci est important parce que, même si certains parmi ceux qui nient que Sextus ait remis en question l'existence du monde extérieur soutiennent qu'il aurait pu le faire s'il avait suivi les implications de certains de ses arguments (voir n. 3), ils ne nous disent pas quels sont les arguments en question.

⁷ Cf. Fine 1996, p. 276-278 ; 2003a, p. 344-346.

2. Le critère épicurien

Sextus présente le critère de vérité épicurien en *M VII 203-216*, où il expose une distinction entre les opinions et les apparences en ce qui concerne, pour ainsi dire, la portée de leur vérité. Selon lui:

Épicure affirme qu'il y a deux choses qui sont connectées entre elles — l'apparence et l'opinion (τῆς δόξης) — parmi lesquelles l'apparence, qu'il appelle aussi évidence, est toujours vraie (ἀληθῆ). (*M VII 203*)⁸

Sextus explique dans quel sens les épicuriens disent que les apparences sont dans tous les cas vraies :

dans le cas des apparences, qui sont des affects que nous subissons (παθῶν περὶ ἡμᾶς), ce qui produit chacune d'elles est entièrement et dans tous les cas une chose qui apparaît (φανταστόν), qui, étant une chose qui apparaît, ne peut pas être productrice d'une apparence si elle n'est pas en vérité telle qu'elle apparaît. Et il faut raisonner de manière semblable pour les cas particuliers. Car ce qui est visible non seulement apparaît visible, mais est aussi tel qu'il apparaît ; et ce qui est audible non seulement apparaît audible, mais est aussi tel en vérité, et de même dans les autres cas. En conséquence, toutes les apparences sont vraies, ce qui est raisonnable. Car si une apparence est dite vraie — affirment les épicuriens — chaque fois qu'elle survient d'une chose réelle (ὑπάρχοντος) et en accord avec cette chose réelle même, et toute apparence surgit d'une chose réelle qui apparaît (ὑπάρχοντος τοῦ φανταστοῦ) et en accord avec cette chose réelle même, toute apparence est nécessairement vraie. (*M VII 203-205*)

La suite du texte nous explique la raison pour laquelle on peut dire que toutes les apparences ou perceptions sont vraies malgré les conflits qui existent entre elles : les apparences discordantes ne proviennent pas du même objet. Par exemple, quand une tour apparaît petite et ronde quand elle est vue de loin, mais grande et carrée quand elle est vue de près, ce qui arrive dans le premier cas c'est que les bords des simulacres (εἶδωλα) qui émanent du corps solide (τὸ

⁸ Je traduis les textes de Sextus, mais j'ai consulté Annas-Barnes 2000 ; Bett 2005 ; Bury 1933-1949 ; Mates 1996 et Pellegrin 1997.

στερέμνιον) et qui sont perçues par l'œil sont détachés ou brisés à cause du mouvement des simulacres à travers l'air. Ce que l'œil perçoit dans ce cas, c'est une chose réelle et il la perçoit telle qu'elle est, mais ce n'est pas la même chose qu'il perçoit quand la tour est vue de près. Car les simulacres qui émanent de la tour ne restent pas les mêmes quand ils parcourent une longue distance, puisque leurs traits changent à cause de la friction avec les atomes qui se trouvent dans l'espace. C'est l'opinion altérée qui pense que c'est le même objet dans les deux cas (*M VII 206-209*)⁹. L'apparence seulement nous montre l'objet qui est appréhendé ou saisi par la sensation, qui ne formule aucun jugement sur ce qui l'affecte. En revanche, les opinions sont des jugements que l'on porte sur les apparences et parfois on juge correctement, parfois non, de sorte que les épicuriens affirment que ce sont les opinions qui peuvent être vraies ou fausses (*M VII 210-211*). Quand l'évidence témoigne ou atteste en faveur, et non pas contre une opinion, celle-ci est vraie, tandis que quand elle témoigne ou atteste contre et non pas en faveur d'une opinion, celle-ci est fautive, de sorte que l'évidence — que comme l'on a vu Sextus prend comme synonyme d'apparence — est le critère de vérité (*M VII 212-216*)¹⁰.

Selon le passage cité, la vérité universelle des apparences consiste en deux faits, à savoir : elles ont toujours une origine dans quelque chose de réel et elles représentent toujours cette chose telle qu'elle est. Donc, face à une apparence, on peut faire deux inférences : l'une sur l'existence d'une chose qui est cause de l'apparence et l'autre sur les qualités de cette chose. En ce qui concerne la première inférence, l'explication physique que les épicuriens offrent de la vérité des apparences montre clairement que pour eux il y a toujours quelque chose de réel et d'extérieur — à savoir un simulacre — qui est cause de l'apparence et qui émane d'un corps solide qui lui aussi est quelque chose de réel et d'extérieur¹¹. Si l'on tient compte du fait que

⁹ Striker 1996b, p. 90 affirme que cet argument ne peut pas être attribué à Épicure, mais aux épicuriens postérieurs. Pour l'opinion contraire, voir Everson 1990, p. 179-180.

¹⁰ Sur la gnoséologie épicurienne en général, voir *e.g.* Asmis, 1999 ; 2009 ; Everson, 1990, Striker 1996b et Taylor 2008.

¹¹ Il faut remarquer que pour les épicuriens un simulacre peut être aussi le résultat

les deux inférences en question peuvent être faites pour toutes les apparences, on peut dire que la première inférence nous pourvoit d'un moyen certain d'affirmer l'existence des objets extérieurs en général¹². Inversement, si l'on remettait en question la validité de l'inférence en question, on pourrait remettre en question l'existence du monde extérieur en général. Autrement dit, si l'on attaquait le critère de vérité épicurien en arguant qu'il ne paraît pas possible d'inférer l'existence des objets extérieurs au moyen de nos apparences perceptibles, il semblerait que l'on remette en doute leur existence — sauf, bien entendu, si l'on affirme qu'il y a une autre façon d'établir cette conclusion ontologique. Dans cette étude je me propose de déterminer si l'on trouve cette remise en question chez Sextus et s'il accepte qu'il soit possible d'inférer qu'il existe des objets extérieurs d'une autre manière.

Une remarque avant de continuer : tandis que des fois Sextus dit qu'Épicure affirme que toutes les apparences sont vraies (*M* VII 203-204, 210) ou qu'il a « posé » toutes les choses apparentes (τὰ φαινόμενα) (*M* VII 369), d'autres fois il dit qu'Épicure soutient que toutes les choses sensibles ou perceptibles (τὰ αἰσθητὰ)¹³ sont vraies (*M* VIII 9, 63 ; cf. VIII 355) et que la sensation ou perception (αἴσθησις) dit toujours la vérité et ne ment jamais (*M* VIII 9, 185). Dans ces passages et dans d'autres que j'examinerai, Sextus emploie φαντασία et φαινόμενον comme synonymes d'αἰσθητόν et aussi d'αἴσθησις quand ce dernier terme désigne, non pas la faculté de la sensation, mais une sensation particulière. L'identification entre φαντασία et αἴσθησις se trouve aussi dans d'autres sources (voir Taylor 2008, p. 24). Comme Christopher Taylor le fait remarquer, même si Épicure considère qu'il y a des φαντασῖαι intellectuelles — de sorte que ἡ αἴσθητόν n'est qu'une espèce de φαντασία¹⁴ — l'identification en question n'est pas problématique parce qu'Épicure

d'une combinaison accidentelle d'atomes.

¹² Que l'existence même du monde extérieur est inférée au moyen des apparences sensibles ou perceptibles semble être confirmé par Epicur. *Hrdt.* 39.

¹³ Striker 1996b, p. 81 distingue quatre sens du terme αἰσθητόν dans *M* VII-VIII : il peut désigner les objets extérieurs ou matériels, les qualités sensibles, les εἶδωλα épicuriens ou les impressions des sens.

¹⁴ Notons que pour Sextus aussi les apparences ne sont pas seulement sensibles mais aussi intellectuelles.

soutient que les deux types de φαντασία sont toujours vrais (Taylor 2008, p. 24-25)¹⁵.

3. La critique sextienne de la φαντασία comme critère de vérité

Sextus remet explicitement en question la possibilité de connaître les qualités des objets qui (théoriquement) produisent les φαντασία (e.g. *M* VII 354-358, 383-387). Suspend-il aussi son jugement sur l'existence de ces objets ? Deux passages de *M* VIII et un de *PH* II le font penser. Le premier passage fait partie de la discussion du vrai :

Épicure a dit que toutes les choses sensibles sont vraies, et que toute apparence provient d'une chose réelle et est de la même sorte que ce qui stimule la sensation, et que ceux qui disent que quelques apparences sont vraies et d'autres fausses se trompent à cause de leur incapacité à séparer l'opinion de l'évidence. Dans le cas d'Oreste, par exemple, quand il a pensé qu'il voyait les Furies, la sensation stimulée par des simulacres était vraie — car les simulacres existaient (ὕπεκειτο γὰρ τὰ εἶδωλα) — mais l'intellect, estimant que les Furies étaient solides, s'est fait une fausse opinion. Et d'ailleurs, dit-il, ceux qui viennent d'être mentionnés, qui introduisent une différence entre les apparences, ne sont pas capables de confirmer que certaines parmi elles sont vraies et d'autres fausses. Car ils n'enseigneront une telle chose ni par une chose apparente (φαινομένω) — car les choses apparentes sont objet de recherche — ni par une chose non évidente (ἀδήλω) — car ce qui est non évident doit être prouvé au moyen d'une chose apparente. En fait, en disant de telles choses, Épicure est tombé dans la même aporie. Car s'il est d'accord que, parmi les apparences, certaines viennent de corps solides et d'autres de simulacres, et concède qu'une chose est l'évidence, une autre l'opinion, comment, je le demande, distingue-t-il les apparences qui proviennent d'un corps solide et celles qui proviennent d'un simulacre ? Non pas au moyen de l'évidence — car elle est objet de recherche — ni au moyen de l'opinion — car elle doit être confirmée au moyen de l'évidence. Et

¹⁵ Selon Striker 1996b, p. 77-79, le terme employé par Épicure lui-même aurait été αἰσθησις et non pas φαντασία.

d'ailleurs il est absurde qu'il essaye de démontrer des choses qui sont moins objet de recherche à partir de choses qui sont plus objet de recherche. Car tandis que nous enquêtons sur la crédibilité (*πίστεως*) des choses apparentes, il introduit cette opinion extraordinaire et mythique sur les simulacres. (*M VIII 63-66*)

Ce passage appelle plusieurs remarques. En premier lieu, on y trouve encore une fois les deux sens dans lesquels on dit qu'une apparence est vraie, à savoir : sa provenance d'une chose existante dans le monde extérieur et sa représentation fidèle des qualités de cette chose.

En deuxième lieu, ce que Sextus veut dire quand il distingue entre les apparences qui proviennent de simulacres et celles qui proviennent de corps solides, c'est que pour les épicuriens il y a des apparences qui sont causées par des simulacres qui correspondent complètement à des corps solides et d'autres qui sont causées par des simulacres qui ne correspondent que partiellement à des corps solides ou qui ne correspondent pas du tout à des corps solides. En effet, pour les épicuriens un simulacre peut être soit (i) une émanation d'un même corps solide, comme il arrive dans la plupart des cas ; soit (ii) le résultat d'une combinaison d'émanations de différents corps solides, comme dans le cas du simulacre d'un centaure, qui résulte de la combinaison des simulacres d'un cheval et d'un homme (Lucret. IV 732-744) ; soit (iii) le résultat d'une combinaison spontanée d'atomes qui se trouvent dans l'air (Lucret. IV 736).

En troisième lieu, Épicure critique ceux qui prétendent introduire une distinction entre les apparences — probablement les stoïciens — parce qu'ils n'ont pas de moyen certain de déterminer lesquelles sont vraies et lesquelles sont fausses. Dans cette critique se combinent les deux sens du terme « vrai » : ce qui est vrai est ce qui représente adéquatement quelque chose qui existe au-delà de l'apparence. En effet, la raison d'être de l'exemple de l'hallucination d'Oreste est d'argumenter que, même si le contenu d'une sensation ne correspond pas à un corps solide, la sensation est vraie dans la mesure où il existe quelque chose de réel qui stimule le sens et qui est représenté correctement par la sensation. La phrase *ὑπέκειτο γὰρ τὰ εἶδωλα* fait référence au fait qu'il existe des *εἶδωλα* qui sont tels qu'ils sont représentés par la sensation. L'objet de la dispute entre les épicuriens et

leurs adversaires est de savoir s'il y a des cas où les apparences ne proviennent pas de quelque chose de réel : tandis que leurs adversaires soutiennent qu'il y a des apparences qui sont fausses parce qu'elles ne proviennent pas de quelque chose d'objectivement existant, les épicuriens considèrent que cet avis est dû au manque de distinction entre opinion et évidence. Il me semble que, selon Sextus dans ce texte, le problème qu'Épicure trouve dans la position de ceux qui introduisent une différenciation entre les apparences en ce qui concerne leur vérité, c'est qu'ils ne sauront jamais faire des affirmations sur l'existence des objets extérieurs précisément parce qu'ils ne peuvent pas déterminer lesquelles parmi les apparences sont vraies et lesquelles sont fausses.

Finalement, même si Épicure croit éviter la difficulté qui vient d'être mentionnée précisément parce que sa théorie physique lui permet d'affirmer que toutes les apparences ont une cause extérieure réelle, Sextus utilise la critique d'Épicure contre sa propre théorie gnoséologique. Peut-être pourrait-on penser que Sextus ne remet pas en question l'existence d'une cause extérieure de l'apparence : son argument se réfère à l'impossibilité de déterminer quand l'apparence correspond à un corps solide et quand elle n'y correspond pas, deux cas dans lesquels il existe bien quelque chose d'extérieur, à savoir un simulacre qui est la cause de l'apparence. Mais ce n'est pas le cas, puisque à la fin du passage Sextus se moque de la théorie des simulacres : les épicuriens essaient d'expliquer ce qui est objet de recherche (la crédibilité des apparences) en ayant recours à quelque chose dont la recherche est encore plus compliquée (la théorie des simulacres). Or, si l'on laisse de côté cette théorie, l'épicurien lui aussi se trouve confronté, du point de vue du sceptique, à la question de savoir quand une apparence provient de quelque chose de réel et quand elle ne provient pas d'une telle chose. Il me semble que Sextus dirait qu'en fin de compte l'épicurien, comme tout le monde, se trouve confronté à la question de savoir si les apparences proviennent ou non d'objets qui existent au-delà d'elles. Donc, je ne crois pas que Sextus présuppose l'existence du monde extérieur. Car si l'on ne peut savoir quelles sont parmi nos apparences celles qui sont produites par quelque chose qui existe au-delà d'elles, comment pourrait-on même postuler l'existence d'objets extérieurs ? Sur quelle base inférer que quelque chose d'extérieur existe ? Comme Sextus

semble l'accepter dans deux passages que j'analyserai tout à l'heure, rien n'empêche qu'aucune des apparences sensibles ne soit vraie, c'est-à-dire, qu'aucune ne provienne d'une chose réelle ou existante¹⁶. Et si la base de l'inférence n'est pas les apparences sensibles mais les apparences intellectuelles, le problème est que Sextus remarque que les choses intelligibles sont objet de désaccord et, donc, sont sujettes à l'examen, de sorte que l'on est contraint de suspendre son jugement à leur égard (*PH* I 170-177 ; *M* VIII 354-355)¹⁷.

L'autre passage de *M* VIII qui confirme mon interprétation fait partie de la discussion de la démonstration :

Car si toutes les choses qui existent sont sensibles ou intelligibles, les prémisses de la démonstration doivent être ou bien sensibles ou bien intelligibles. Et qu'ils soient sensibles ou intelligibles, elles sont objet de recherche. Car les choses sensibles ou bien existent (ὕπόκειται) telles qu'elles apparaissent, ou bien sont des affections vides, c'est-à-dire, des fictions de la pensée (κενοπαθήματα ἔστι καὶ ἀναπλάσματα τῆς διανοίας), ou bien certaines parmi elles non seulement apparaissent mais aussi existent (ἔστι), tandis que d'autres seulement apparaissent mais n'existent (ὕπόκειται) pas du tout. Et il est possible de voir des hommes remarquables qui défendent chaque position, puisque Démocrite a bouleversé toute réalité sensible (αἰσθητὴν ὑπαρξιν), Épicure a dit que toute chose sensible est certaine, et le stoïcien Zénon a utilisé une distinction, de sorte que si les prémisses étaient sensibles, elles seraient objet de désaccord. De même si elles étaient intelligibles ; car sur celles-ci aussi il est possible de voir un grand conflit dans la vie ordinaire ainsi que dans la philosophie, puisque des choses différentes sont acceptables pour des personnes différentes. (*M* VIII 354-355)

¹⁶ Je ne suis donc pas d'accord avec Everson 1991, p. 135-138 quand il soutient que, par rapport aux deux propriétés que les dogmatiques attribuent aux affects, Sextus ne conteste pas l'affirmation que les affects sont causés par des objets extérieurs, mais seulement celle selon laquelle ils concordent avec ces objets. Notons qu'Everson ne considère pas les textes analysés dans cette section.

¹⁷ Il y a controverse parmi les spécialistes pour savoir si Sextus conçoit la nécessité de suspendre le jugement face au désaccord équipollent comme un réquisit rationnel ou comme une contrainte psychologique. J'adopte la seconde interprétation parce que je ne crois pas qu'il y ait une adhésion aux canons de la rationalité de la part du pyrrhonnien (voir Machuca 2011, p. 71-75 ; Id. 2013, sect. 4).

Étant donné qu'il existe une dispute sur la question de la réalité ou de l'existence des αἰσθητά, le sceptique ne peut que suspendre son jugement sur cette question. Il ne peut donc pas exclure la possibilité que toutes les apparences sensibles ne soient que des affections vides ou des fictions de la pensée. Et étant donné qu'il ne peut pas non plus avoir recours aux choses intelligibles à cause du désaccord qui existe à leur égard, on doit conclure que le sceptique est psychologiquement contraint de suspendre son jugement sur l'existence des objets extérieurs.

Je voudrais maintenant considérer deux objections possibles. Tout d'abord, la mention de Démocrite comme représentant de la position selon laquelle les objets sensibles ne sont que des affections vides n'indique-t-il pas que Sextus ne considère pas la remise en question de l'existence des objets extérieurs en général ? Car ce que Démocrite veut dire, c'est qu'en réalité il n'y a que des atomes et du vide, et non des objets physiques comme nous les concevons, et ce n'est pas la même chose que de nier qu'il y a un monde extérieur. Il me semble, toutefois, que dans le texte cité Sextus se limite à considérer les trois positions décrites sans tenir compte de leur fondement théorique. Car ce qui l'intéresse, ce sont les positions générales sur le statut des αἰσθητά et non les diverses raisons pour lesquelles chaque position pourrait être défendue. Donc, quand il considère la possibilité que les αἰσθητά ne soient que des affections vides ou des fictions de la pensée, il ne considère pas les raisons spécifiques que Démocrite pourrait donner pour appuyer cette position.

La seconde objection est que la seule question sur laquelle Sextus suspend son jugement concernant les αἰσθητά est celle de savoir si les caractéristiques sensibles qu'elles représentent existent objectivement, ce qui n'a aucune implication pour l'existence des objets extérieurs. On pourrait essayer d'appuyer cette objection sur ce passage de *M VIII* qui fait partie de la discussion du signe indicatif :

Car, comme nous avons souvent montré, parmi ceux qui ont enquêté sur cela [i.e., τὸ αἰσθητόν] (...), quelques-uns affirment qu'il n'est pas saisi par la sensation tel qu'il est par nature ; car il n'est ni blanc, ni noir, ni chaud, ni froid, ni doux, ni amer, et n'a aucune autre qualité de cette sorte, mais il semble exister comme tel quand notre sens est affecté vainement et dit des mensonges (κενοπαθούσης καὶ

ψευδομένης). Mais d'autres ont pensé que certaines choses sensibles existent en vérité et d'autres pas du tout, tandis qu'encore d'autres ont attesté en faveur de la réalité (ὑπαρξιν) de toutes de manière égale. En conséquence, étant donné qu'il y a une aussi grande dispute non décidée sur la subsistance (ὑποστάσεως) des choses sensibles, comment est-il possible de dire que ce qui est sensible est capable de se révéler soi-même, quand on ne sait pas encore laquelle parmi les positions en désaccord est vraie ? (M VIII 213-214)

Dans la première phrase du passage, le terme αἰσθητόν fait référence à l'objet extérieur qui stimule les sens. Par contre, dans la deuxième phrase, le terme αἰσθητά semble faire référence aux propriétés sensibles qui peuvent ou ne peuvent pas exister ou subsister. On peut donc dire que ce que Sextus remet en question n'est pas l'existence des objets extérieurs mais seulement celle d'un certain type de propriétés. Autrement dit, même si le contenu des sensations ne correspond pas à quelque chose de réel, la sensation elle-même est causée par quelque chose d'existant. Cette interprétation, cependant, présente plusieurs difficultés. D'abord, si l'on remet en question l'existence de toutes les propriétés sensibles, quelle est la base sur laquelle s'appuie la thèse de l'existence des objets extérieurs ? Si l'on ne peut pas faire d'affirmations sur ces objets sur la base de nos apparences sensibles, comment peut-on encore parler de quelque chose qui existe au-delà d'elles ? La seule façon de faire des affirmations sur eux serait à travers les νοητά. Mais, comme l'on a vu, le pyrrhonien suspend son jugement sur eux aussi. En deuxième lieu, nous avons vu qu'en M VIII 63-66 Sextus fait référence au désaccord entre les épicuriens et ceux qui affirment que certaines apparences sont vraies et d'autres fausses, désaccord qui porte sur la question de savoir s'il y a des apparences sensibles qui n'ont pas de cause extérieure. Il est donc nécessaire de déterminer, et là est la difficulté, quelles apparences proviennent effectivement de quelque chose d'extérieur. Comme je l'ai déjà remarqué, si l'on ne peut déterminer cela, comment est-ce que l'on pourrait même faire des affirmations sur l'existence des objets extérieurs ? Finalement, si l'on disait que Sextus infère l'existence des objets extérieurs, non pas à partir du contenu de nos apparences sensibles, mais à partir de leur seul apparaître, puisqu'elles doivent avoir une cause extérieure, on doit faire deux

remarques. La première est que l'exemple de l'hallucination d'Oreste montre que Sextus est conscient de la possibilité que les apparences sensibles ne soient pas causées par quelque chose qui existe au-delà d'elles. La seconde remarque est que l'on ne doit pas oublier qu'il utilise une batterie d'arguments contre l'existence de causes en *PH* III 13-29 et *M* IX 195-358 et signale que, puisque ces arguments et ceux en faveur de leur existence paraissent être également persuasifs, on doit suspendre son jugement sur cette question. Par conséquent, Sextus remettrait en doute toute doctrine portant sur les causes des apparences ou des sensations¹⁸.

Il nous reste à examiner le troisième passage qui semble confirmer mon interprétation. Il se trouve dans *PH* II et fait partie de la discussion du critère de vérité que Sextus appelle « au moyen duquel » :

Puisque, donc, certains affirment que les sens sont affectés vainement (κενοπαθεῖν) — car aucune des choses qu'ils semblent saisir existent (ὑποκεῖσθαι) — tandis que d'autres disent que toutes les choses par lesquelles ils supposent que [les sens] sont stimulés existent, et encore d'autres que certaines existent et d'autres n'existent pas, nous ne saurons pas à qui donner notre assentiment. Car nous ne trancherons le désaccord ni avec la sensation — puisque à son égard nous recherchons si elle est affectée vainement ou si elle appréhende véritablement — ni avec quelque chose d'autre — puisqu'il n'y a aucun autre critère au moyen duquel il faut juger, selon l'hypothèse proposée. Par conséquent, il sera indécidable et inappréhensible si la sensation est affectée vainement ou si elle appréhende quelque chose, ce qui entraîne que nous ne devons pas nous fier à la sensation seule dans le jugement des choses, car à son égard nous ne pouvons pas dire si elle appréhende ne serait-ce que quelque chose. (*PH* II 49-50)

Tout d'abord, dans ce passage Sextus se réfère implicitement à la position épicurienne et la décrit comme celle selon laquelle toutes les choses qui stimulent notre perception existent, ce qui semble être une référence au sens du vrai selon lequel nos apparences sont vraies

¹⁸ De même, quand Sextus emploie le terme *πάθος* dans son exposé du scepticisme, il ne le fait pas parce que ce terme désigne un concept qui est essentiellement causal. Il le fait plutôt parce qu'il veut mettre l'accent sur la passivité de celui qui est affecté, sur le caractère involontaire de ses affects.

quand elles sont causées par quelque chose d'extérieur qui existe objectivement. Cette position est en conflit avec celle selon laquelle aucune des choses supposément saisies par la perception n'existe, ainsi qu'avec celle selon laquelle seulement quelques-unes de ces choses existent. Comme le sceptique se trouve incapable de trancher ce désaccord, il ne peut donner son assentiment à aucune des trois positions. En d'autres termes, le sceptique est psychologiquement contraint de suspendre son jugement sur la question de savoir si les objets extérieurs qui supposément stimulent les sens existent objectivement¹⁹. Ceci semble être confirmé par le fait que, dans la suite du texte (*PH* II 51-53), Sextus dit que, même si l'on concède que les sens sont capables de saisir des choses (*ἀντιληπτικάς*), ils ne seront pas crédibles (*ἄπιστοι*) en ce qui concerne le jugement sur les objets extérieurs. La raison en est qu'ils sont stimulés ou affectés différemment par ces objets et que l'on ne dispose ni d'un critère ni d'une démonstration au moyen desquels on puisse trancher le désaccord entre les apparences contraires. En *PH* II 49-53 on trouve une argumentation à deux étapes qui suit une procédure concessive récurrente dans les écrits sextiens : Sextus dit d'abord que l'on doit suspendre le jugement sur l'existence des objets extérieurs supposément saisis par les sens et après, concédant pour les besoins de l'argument que de tels objets existent, que l'on doit suspendre le jugement sur leurs qualités.

4. Apparences et monde extérieur

Selon mon interprétation, Sextus reproche aux épicuriens d'avoir la prétention d'aller au-delà des apparences en affirmant qu'elles sont toujours causées par des choses qui existent objectivement dans le monde extérieur et qu'elles représentent de manière fidèle les qualités ou propriétés de ces choses. On peut prendre cette critique comme une confirmation de l'interprétation du pyrrhonisme sextien comme un scepticisme radical qui remet tout en question excepté les apparences ou les affects mêmes. Sextus dit que le pyrrhonien a seulement des croyances (*δόγματα*) sur ses propres apparences ou affects, auxquels il donne son assentiment (*συγκατάθεσις*) (*PH* I 13).

¹⁹ Mates 1992, p. 212 lui aussi pense qu'en *PH* II 49 le sceptique ne présuppose pas l'existence du monde extérieur.

Ces notions de croyance et d'assentiment doivent être entendues uniquement au sens où Sextus accepte (εὐδοκεῖν) le fait que, dans le moment présent, il est conscient de certaines apparences ou éprouve certains affects, et il l'accepte parce que ces apparences et affects s'imposent à lui (*PH I* 13, 19, 193). Il semble que le pyrrhonien accepterait comme vraies des propositions du type « Il me paraît que *p* » ou « Je suis affecté de façon *F* »²⁰.

Il faut souligner que, de l'assentiment involontaire aux apparences ou aux affects, rien ne s'ensuit sur l'existence des objets extérieurs. À cet égard, remarquons d'abord que parfois Sextus utilise explicitement les termes ἔξωθεν et ἐκτός pour désigner ce qui est extérieur à l'état présent dans lequel on a une apparence donnée et ce sur quoi il ne fait pas d'assertions (voir *PH I* 15, 208)²¹. Comme Fine (2003a, 2003b) et contrairement à Everson (1991), j'interprète les affects du sceptique comme des états mentaux subjectifs et non pas comme des états physiques, de sorte que son propre corps serait considéré comme faisant partie de ce qui est extérieur.

En deuxième lieu, Sextus adopte parfois la tournure utilisée par les cyrénaïques et dit, par exemple, « nous sommes sucrés sensoriellement (γλυκαζόμεθα αισθητικῶς) » (*PH I* 20), ce qui peut être interprété comme une façon d'éviter toute affirmation sur ce qui est au-delà des apparences ou des affects²². Il est vrai que dans ce cas il présente le fait d'être sucré sensoriellement comme la raison pour dire « φαίνεται ἡμῖν γλυκάζειν τὸ μέλι » (*PH I* 20), ce qui fait référence à l'agent de l'action (Brunschwig 1995, p. 336). Toutefois, cette phrase peut être traduite par « il nous paraît que le miel sucre » et non par « le miel paraît sucrer », et donc la référence à l'agent peut être prise comme, pour ainsi dire, faisant partie de l'apparence. Quelqu'un

²⁰ L'idée que le pyrrhonien accepterait comme vraies de telles propositions n'est pas bien sûr approuvée par tous les spécialistes. Pour une défense de cette idée, voir Fine 2000 ; 2003b, sect. 6 et Perin 2010a, chap. 3 ; 2010b.

²¹ Voir Naess 1968, p. 17 et Fine 2003a, p. 359-362 ; voir aussi Mates 1992, p. 212 ; 1996, p. 18-19, p. 21. D'autres passages pertinents sont *PH II* 72-74 et *M VII* 354 et 357, mais l'appui qu'ils peuvent fournir semble être plus faible parce qu'ils se trouvent dans un contexte dialectique.

²² Voir aussi *PH I* 13, 211 ; II, 51, 72 ; *M VII* 365 ; VIII 54, 211 ; X 139. Sur la terminologie utilisée par les cyrénaïques, voir *M VII* 191-193 et Plutarch. *Adv. Col.* 1120E.

pourrait rétorquer que même dans la phrase « il nous paraît que le miel sucre » on fait référence à un objet qui existe au-delà de l'apparence. Comme réponse, il faudrait signaler, suivant Mates (1984, p. 23 ; 1992, p. 214-215), que dans le cas des phrases du type « Il me paraît que *p* » les constituants de la phrase subordonnée ont leurs dénnotations indirectes et non leurs dénnotations habituelles. Ceci signifie qu'ils dénotent, non pas des objets particuliers (un morceau de miel) et des classes d'objets (les choses sucrées), mais certains concepts (miel, goût sucré), de sorte que la phrase principale exprime, non pas la croyance en l'existence de certains objets ou certaines classes d'objets, mais seulement mon attitude envers une proposition qui contient certains concepts.

En troisième lieu, il est généralement accepté que la source probable de l'exposition du critère de vérité cyrénaïque en *M VII* 191-200 sont les *Canonica* d'Antiochus. Cependant, Voula Tsouna a soutenu qu'en *M VII* 193-195 Sextus ou bien reformule lui-même la position cyrénaïque ou bien suit un autre sceptique qui l'aurait reformulée²³. La raison de penser à une interpolation sceptique est surtout la caractérisation des *πάθη* comme *φαινόμενα*. Selon Tsouna, « Sextus or some other Sceptic is trying to make sense of the Cyrenaic doctrine for himself and for his audience » (1998, p. 55). Or, dans une partie du passage en question, on lit :

s'il faut dire la vérité, seulement l'affect nous est apparent, mais ce qui est extérieur et productif de l'affect est peut-être existant, mais il ne nous est pas apparent (τὸ δ' ἐκτὸς καὶ τοῦ πάθους ποιητικὸν τάχα μὲν ἔστιν ὄν, οὐ φαινόμενον δὲ ἡμῖν). (*M VII* 194)

Même si Tsouna ne le dit pas, l'emploi de l'adverbe *τάχα* (peut-être) dans ce passage est un autre fait qui peut renforcer son hypothèse, puisque c'est l'un des termes utilisés par les pyrrhoniens pour indiquer le *πάθος* de la non assertion (*PH I* 194-195). Or, si dans le passage cité Sextus ou sa source interprète et reformule la position cyrénaïque conformément à la perspective sceptique, on pourrait bien prendre ce texte comme un autre indice du fait que Sextus s'abstient de faire des assertions sur l'existence des objets qui seraient les causes des apparences ou des affects.

²³ Voir Tsouna 1998, p. 55-56, 78, suivie par Brunschwig 1999, p. 257 n. 95.

Remarquons, finalement, que dans un passage du *De differentia pulsuum* où Galien se réfère à des médecins empiriques influencés par les sceptiques, il nous dit que ces médecins préfèrent parler seulement de leurs propres affects parce qu'ils ne veulent pas faire des affirmations sur la réalité de ce qui est extérieur (ἀποφήνασθαι περί τινος τῶν ἐκτὸς ὡς ὑπάρχοντος) (VIII 710 Kühn). Même si le sujet de cette étude est le pyrrhonisme sextien, il me semble que ce témoignage de Galien renforce l'interprétation ici proposée.

Quelqu'un pourrait arguer qu'il y a au moins deux passages du début de *PH*, où Sextus parle *in propria persona*, qui semblent miner mon interprétation. Le premier fait partie du chapitre qui examine si le sceptique rejette les φαινόμενα, tandis que le second fait partie du chapitre qui traite du critère du scepticisme :

Ceux qui disent que les sceptiques détruisent les choses apparentes me semblent être sourds à ce que nous disons. Car les choses qui nous conduisent, sans que nous le voulions, à l'assentiment au moyen d'une apparence affective nous ne les rejetons pas ; et celles-là sont les choses apparentes. Et lorsque nous recherchons si l'objet (τὸ ὑποκείμενον) est tel qu'il apparaît, nous concédons qu'il apparaît, et nous recherchons non pas ce qui apparaît mais ce qui est dit sur ce qui apparaît ; et ceci est différent de rechercher ce qui apparaît lui-même. Par exemple, il nous paraît que le miel sucre. Cela nous l'accordons, car nous sommes sucrés sensoriellement. Mais si, en outre, il est doux, pour autant qu'il s'agit de l'argument, nous le recherchons ; cela n'est pas ce qui apparaît mais ce qui est dit sur ce qui apparaît. (*PH* I 19-20)

Nous disons, donc, que le critère du scepticisme est ce qui apparaît, appelant ainsi implicitement l'apparence ; car se trouvant dans une affection et un affect involontaire, elle n'est pas objet de recherche. C'est pourquoi personne ne contestera peut-être pas que l'objet apparaît tel ou tel, mais ce qui est recherché c'est s'il est tel qu'il apparaît. (*PH* I 22)

Je ne crois pas que le fait que dans ces deux textes Sextus ne parle que des qualités ou propriétés des objets indique forcément qu'il ne remet pas en cause l'existence de ceux-ci²⁴. Car ce qui l'intéresse ce

²⁴ Je ne suis donc pas d'accord avec Everson 1991, p. 126-127, qui soutient que *PH* I 20 indique que le sceptique ne conteste pas le fait que le miel est réellement là.

n'est pas de remarquer que le sceptique ne conteste pas l'existence de *l'ὑποκείμενον*, mais bien plutôt d'insister sur le fait qu'il accepte ou ne remet pas en question qu'il a certaines apparences, ainsi que sur le fait qu'il prend le *φαινόμενον* comme critère pratique. Quiconque a lu Sextus sait bien qu'il est très habituel chez lui qu'une position qui n'est pas contestée dans un passage le soit dans un autre — et comme j'ai essayé de le montrer, il y a des textes où il semble bien remettre en cause l'existence du monde extérieur²⁵. Il s'agit d'une pratique similaire à celle trouvée dans les nombreux passages où il emploie une argumentation concessive : après avoir remis en cause une assertion faite par les dogmatiques, il la concède pour les besoins de l'argumentation, ce qui lui permet de se concentrer sur une autre assertion qu'il trouve problématique. Dans le cas présent, son seul intérêt est d'insister sur le fait que le sceptique ne remet pas en cause les apparences ainsi que sur le fait qu'il les prend comme critère d'action, et il le fait en se référant à la question de la réalité objective de certaines qualités qui lui apparaissent parce que c'est la manière la plus claire d'exprimer sa perspective. À cet égard, l'emploi du terme *ὑποκείμενον* — ainsi que l'emploi d'autres termes et expressions qui pourraient sembler indiquer que le sceptique accepte ou présuppose l'existence du monde extérieur — doit être expliqué par le fait que le sceptique suit la plupart du temps l'usage commun du langage. On doit aussi tenir compte du fait que le pyrrhonien ne se batte pas sur les phrases qu'il emploie pour exprimer ses apparences, mais les utilise de manière indifférente et approximative (*PH* I 191, 195, 207). Parfois il emploie même une tournure ontologiquement neutre en ayant recours aux néologismes forgés par les cyrénaïques, comme il le fait dans le premier des deux passages cités. De toute façon, il faut tenir compte du fait que ces néologismes étaient considérés comme étranges à l'époque, de même qu'ils le seraient aujourd'hui. Notons à cet égard qu'au siècle passé Roderick Chisholm a dû forger en anglais une forme d'expression (« I am appeared to redly » ou « I am appeared to loudly ») pour exprimer sa théorie adverbiale des appa-

²⁵ C'est pour cette même raison que, *contra* Everson 1991, p. 135-136, le fait que dans les Dix Modes Sextus ne vise pas l'existence des objets extérieurs n'indique pas qu'il ne suspend pas son jugement sur leur existence.

rences²⁶. Il est clair que des expressions de ce genre sonnent mal, du moins pour la majorité des anglophones. *Mutatis mutandis*, même si je voulais exprimer en français la perspective pyrrhonienne d'une façon précise, je ne pourrais pas parler des différentes manières dont *je suis apparu*, mais je serais obligé de parler des différentes manières dont *les choses m'apparaissent*. Par conséquent, le fait de faire référence à l'agent de l'action ne signifie pas nécessairement que le sceptique ait un compromis ontologique concernant les objets extérieurs.

Il est vrai que Sextus n'est pas tout à fait explicite en ce qui concerne l'attitude pyrrhonienne à l'égard de l'existence du monde extérieur. Cependant, j'ai essayé de montrer que, dans les passages qui exposent sa critique du critère de vérité épicurien et ailleurs, on trouve des éléments qui paraissent indiquer que le pyrrhonien suspend son jugement sur l'existence des objets extérieurs. Mais même si Sextus n'a pas en fait aperçu les implications d'une telle critique ou de son attaque de la notion de cause, j'espère avoir montré au moins que la suspension du jugement sur l'existence du monde extérieur est l'attitude qu'il aurait adoptée s'il avait apprécié toute la portée de ses arguments. Comme le pyrrhonien agit sur la base de ses apparences, il pourrait expliquer ses actions par le fait qu'il lui apparaît qu'il y a des personnes avec qui il habite dans un monde qui contient les objets ou les entités que dans la vie quotidienne les gens croient exister (cf. Machuca 2006, p. 133-134)²⁷.

²⁶ Voir Chisholm 1966, p. 33-34 ; Id. 1976, p. 49-50. Cf. Id. 1957, p. 62-69 et p. 120-124.

²⁷ Je tiens à remercier les participants du colloque de Lyon « Épicurisme et Scepticisme » pour leurs remarques et leurs suggestions. Je suis spécialement reconnaissant à Richard Bett et Stéphane Marchand pour leurs commentaires sur la version complète du texte, et à ce dernier pour la révision minutieuse de mon français. Je remercie aussi Julien Dutant d'avoir eu l'obligeance de réviser l'exposé de l'argument sceptique décrit dans l'Introduction.

Bibliographie

- ALGRA-BARNES-MANSFELD-SCHOFIELD 1999 = K. Algra-J. Barnes-J. Mansfeld-M. Schofield (eds.), *The Cambridge History of Hellenistic Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- ANNAS-BARNES 2000 = J. Annas-J. Barnes (eds.), *Sextus Empiricus: Outlines of Scepticism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 2^{de} édition.
- ASMIS 1999 = E. Asmis, *Epicurean Epistemology* in Algra-Barnes-Mansfeld-Schofield (eds.) 1999, p. 260-294.
- ASMIS 2009 = E. Asmis, *Epicurean Empiricism* in J. Warren (ed.), *The Cambridge Companion to Epicureanism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 84-104.
- BETT 2005 = R. Bett (ed.), *Sextus Empiricus: Against the Logicians*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- BRUNDSCHWIG 1995 = J. Brunschwig, *La formule ὅσον ἐπὶ τῷ λόγῳ chez Sextus Empiricus dans ses Études sur les philosophies hellénistiques*, Paris, PUF, 1995, p. 321-341.
- BRUNDSCHWIG 1999 = J. Brunschwig, *Introduction: The Beginnings of Hellenistic Epistemology*, dans Algra-Barnes-Mansfeld-Schofield 1999, p. 229-259.
- BURNYEAT 1982 = M. Burnyeat, *Idealism and Greek Philosophy: What Descartes Saw and Berkeley Missed?*, « *The Philosophical Review* » 91 (1982), p. 3-40.
- BURY 1933-1949 = R. G. Bury (ed.), *Sextus Empiricus*, 4 volumes, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1933-1949.
- CHISHOLM 1957 = R. M. Chisholm, *Perceiving: A Philosophical Study*. Ithaca, Cornell University Press, 1957.
- CHISHOLM 1966 = R. M. Chisholm, *Theory of Knowledge*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall, 1966, 3^{ème} édition.
- CHISHOLM 1976 = R. M. Chisholm, *Person and Object: A Metaphysical Study*, La Salle (IL), Open Court, 1976.
- EVERSON 1990 = S. Everson, *Epicurus on the Truth of the Senses* in Id. (ed.), *Companions to Ancient Thought I: Epistemology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 161-183.

- EVERSON 1991 = S. Everson, *The Objective Appearance of Pyrrhonism* in Id. (ed.), *Companion to Ancient Thought II: Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 121-147.
- FINE 1996 = G. Fine, *Scepticism, Existence, and Belief*, « Oxford Studies in Ancient Philosophy » 14 (1996), p. 273-290.
- FINE 2000 = G. Fine, *Sceptical Dogmata: Outlines of Pyrrhonism I 13*, « Méthexis » 13 (2000), p. 81-105.
- FINE 2003a = G. Fine, *Sextus and External World Scepticism*, « Oxford Studies in Ancient Philosophy » 24 (2003), p. 341-385.
- FINE 2003b = G. Fine, *Subjectivity, Ancient and Modern: The Cyrenaics, Sextus, and Descartes* in J. Miller-B. Inwood (eds.), *Hellenistic and Early Modern Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 192-231.
- GRECO 2007 = J. Greco, *External World Skepticism*, « Philosophy Compass » 2 (2007), p. 625-649.
- GRECO 2008 = J. Greco, *Skepticism about the External World* in Id. (ed.), *The Oxford Handbook of Skepticism*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 108-128.
- HANKINSON 1998 = J. Hankinson, *The Sceptics*, London & New York, Routledge, 1998, 2de édition.
- MACHUCA 2006 = D. Machuca, *The Pyrrhonist's ἀταραξία and φιλανθρωπία*, « Ancient Philosophy » 26 (2006), p. 111-139.
- MACHUCA 2011 = D. Machuca, *Pyrrhonism and the Law of Non-Contradiction* dans Id. (ed.), *Pyrrhonism in Ancient, Modern, and Contemporary Philosophy*, Dordrecht, Springer, 2011, p. 51-77.
- MACHUCA 2013 = D. Machuca, *Pyrrhonism, Inquiry, and Rationality*, « Elenchos » 34 (2013), p. 201-228.
- MATES 1984 = B. Mates, *On Refuting the Skeptic*, « Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association » 58 (1984), p. 21-35.
- MATES 1992 = B. Mates, *Pyrrhonism and Modern Skepticism* in P. Muhr-P. Feyerabend-C. Wegeler (eds.), *Philosophie, Psychoanalyse, Emigration*, Wien, WUV-Universitätsverlag, 1992, p. 210-228.
- MATES 1996 = B. Mates, *The Skeptic Way: Sextus Empiricus's Outlines of Pyrrhonism*, New York, Oxford University Press, 1996.
- MCDOWELL 1998 = J. McDowell, *Singular Thought and the Extent of Inner Space* in Id. *Meaning, Knowledge, And Reality*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1998, p. 228-259.

- NAESS 1968 = A. Naess, *Scepticism*, London, Routledge & Kegan Paul, 1968.
- PELLEGRIN 1997 = P. Pellegrin (éd.), *Sextus Empiricus: Esquisses pyrrhoniennes*, Paris, Seuil, 1997.
- PERIN 2010a = C. Perin, *The Demands of Reason: An Essay on Pyrrhonian Scepticism*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- PERIN 2010b = C. Perin, *Scepticism and Belief* in R. Bett (ed.), *The Cambridge Companion to Ancient Scepticism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 145-168.
- STRIKER 1996a = G. Striker, *Essays in Hellenistic Epistemology and Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- STRIKER 1996b = G. Striker, *Epicurus on the Truth of Sense Impressions* in Striker 1996a, p. 77-91.
- STRIKER 1996c = G. Striker, *The Ten Modes of Aenesidemus* in Striker 1996a, p. 116-134.
- TAYLOR 2008 = C. C. W. Taylor, 'All Perceptions Are True' in Id., *Pleasure, Mind, and Soul: Selected Papers in Ancient Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 2008, p. 23-41.
- TSOUNA 1998 = V. Tsouna, *The Epistemology of the Cyrenaic School*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- WILLIAMS 1986 = M. Williams, *Descartes and the Metaphysics of Doubt* in A. Rorty (ed.), *Essays on Descartes' Meditations*, Berkeley, University of California Press, 1986, p. 117-139.

Ce volume propose une enquête sur les rapports qui lient philosophie épicurienne et philosophie sceptique dans l'Antiquité. Les contributions (en langue française et en anglais) explorent les lieux où ces philosophies parfois se rencontrent, s'affrontent et le plus souvent divergent. En organisant la rencontre de spécialistes de chacune des deux traditions, ce volume renouvelle le regard historiographique et théorique sur l'épicurisme et le scepticisme.

Stéphane Marchand est professeur agrégé à l'ENS de Lyon et chercheur à l'UMR 5037 (CERPHI). Docteur en philosophie ancienne, ses recherches portent principalement sur la tradition pyrrhonienne sur laquelle il a publié plusieurs articles ("Le sceptique cherche-t-il vraiment la vérité", *Revue de Métaphysique et de Morale* 65, 2010; "Sextus' Style of Writing", in D. Machuca (ed.), *New Essays on Ancient Pyrrhonism*, Leiden-Boston 2011).

Francesco Verde est Assistant de Recherche à l'"Istituto per il Lessico Intellettuale Europeo e Storia delle Idee" (C.N.R./Roma). Ses recherches portent principalement sur l'histoire de la philosophie antique et en particulier sur les philosophies de l'époque hellénistique. Il a traduit et commenté la *Lettre à Hérodote* d'Épicure (Roma 2010) et a publié les ouvrages *Elachista : La dottrina dei minimi nell'Epicureismo* (Leuven 2013) et *Epicuro* (Roma 2013).

ISBN 978-88-98533-10-7

